

ROBERT PINGET

BAGA



LES ÉDITIONS DE MINUIT

AVERTISSEMENT

Ce petit livre publié pour la première fois en 1958 est réédité aujourd'hui. Malgré sa désinvolture je le crois encore de bonne compagnie et l'aime toujours, sauf les polissonneries du journal de sœur Angèle qui me paraissent, quoique inoffensives, bien gratuites. Qu'on en rie.

R.P., 1985.

© 1958 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy — 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073-0548-0

Je suis un roi. Oui, un roi. Je suis roi de moi. De ma crasse. Moi et ma crasse on a un roi. Je veux dire la crasse de mon esprit. Car j'ai un esprit. Un esprit qui s'encrasse. J'ai renoncé aux curetages. On n'a plus envie de bouger. A partir d'un certain âge on n'a plus envie de bouger. Je veux dire toujours l'esprit, mais c'est la même chose. On s'habitue. On trouve des coins. On se pelotonne. On se caresse les genoux.

Il y a des idées qu'on aimait, et puis on s'est aperçu que ce n'étaient pas des idées. Au début, on a renâclé. On s'est dit qu'on allait changer. Ça a pris un temps fou. On a parcouru le monde des idées, comme on dit. On se faisait des devoirs. Mon Dieu,

BAGA

les devoirs ! On a visité les lieux où souffle l'esprit. Ça sent mauvais. C'est des salles bourrées de gens. On fait semblant de ne pas sentir, au début, on est poli. Et on a bien envie de savoir quand même ce qu'il y a derrière. Je veux dire derrière l'odeur. On reste. On y retourne. On reste. Pendant des années. On a son tabouret dans le coin et on se bouche le nez. Pour finir on n'y retourne plus. Ah, la liberté !

La liberté c'est l'absence d'idées. C'est ce que j'aime le mieux.

Alors voilà. J'ai retrouvé ces machins que j'aimais, qui ne sont pas des idées. Et je les cultive. C'est des sentiments. Ou plutôt des impressions. L'impression d'être bien. L'impression de comprendre. C'est la vraie vie. La vie proche. On se laisse aller.

Je devrais m'expliquer mais je n'ai pas envie. Je n'expliquerai rien. Il faut se lancer d'une manière ou d'une autre. On n'a pas le temps d'inventer une langue. Ni des métaphores brillantes. Ainsi lorsque je dis que je suis roi de ma crasse j'emploie une métaphore crasseuse. Ce n'est pas

BAGA

tout à fait une métaphore du reste car outre moi, j'ai des sujets. Des sujets vagues, mais des sujets. Je ne les connais pas bien. Ils ne m'intéressent pas. J'ai mon ministre qui s'en occupe. Il s'appelle Baga. Le matin il se tient à mon chevet et attend que je me réveille. Il me tend ma tasse de thé. Le thé est ma coquetterie matinale. J'ai ramené ce breuvage d'un voyage que j'ai fait avec Baga dans les provinces orientales du royaume. Oui, un voyage. Enfin, je veux dire un déplacement. J'en ai fait plusieurs. Je ne me souviens pas bien. J'en fais encore du reste. Mais je dors tellement que je confonds, j'embrouille. Ce pauvre Baga est bien dévoué. Je suis un véritable paquet de fiente. Allez aiguillonner ça. Mais lui prend soin de moi. Il s'en soucie. Il se m'en soucie. C'est une vocation chez lui. Je suis sa vocation. Est-ce que je le paie assez ? Je lui donne dix roupies par mois. J'aime bien ce nom de roupie. J'ai institué la roupie à cause de ça. La roupie ça fait environ... enfin c'est le dixième du salaire de Baga. Mes sujets se paient en roupies. Les

BAGA

putains du royaume demandent une roupie pour deux roupettes. Assez drôle, ma plaisanterie.

A propos je dois dire que je parlerai probablement peu de mes plaisirs charnels. Non que je ne les aime pas, mais c'est intime. C'est-à-dire plutôt anonyme. J'ai des femmes dans une chambre et quand j'ai envie je demande à Baga d'aller m'en chercher une. Je ne la regarde même pas. D'ailleurs elles se ressemblent. Je dis ça pour qu'on ne croie pas que ces mémoires seront excitants. J'aime les écrits qui ont de la tenue. Les gens qui ont besoin de lectures pour s'échauffer me font de la peine. Je trouve ça enfantin.

Donc je bois mon thé. J'ai une tasse bleue à petits dessins. C'est des fougères où se promènent je crois des Chinoises. L'anse est recollée, aussi Baga me la tend-il sur une soucoupe. Je bois mon thé qui me fait gargouiller l'estomac. Ensuite Baga me tend le pot de chambre et je fais en général à côté. Et puis je me rendors.

Oui, la vie est curieuse. Dans le fond

BAGA

je suis content. Je ne me tracasse plus. C'a été difficile. L'imagination ne procure que des ennuis. Mon Dieu, ce que j'ai pu me tracasser ! Pour des vétilles. L'avenir, le budget, l'amour, les menus. Quand j'y pense je me demande comment j'ai pu. Enfin. L'essentiel est de vieillir.

Je me rendors jusqu'à midi. C'est dommage dans un sens, car je ne vois plus le matin. J'ai oublié comment c'est. Je crois qu'il y a une qualité de la lumière irremplaçable, comme on dit. Et une certaine pureté. Mais la pureté m'ennuie.

Je me reréveille donc et je sens l'odeur des cuisines. Elles sont au sous-sol, pas loin de ma chambre. Je devine ce que j'aurai à manger et c'est un grand plaisir. Baga ne me dit jamais la veille ce qu'il a commandé, pour me laisser la surprise. C'est comme au restaurant. Les gens qui n'aiment pas manger ou qui n'ont pas de quoi sont des imbéciles. La première chose dans la vie c'est de manger. J'ai interdit le carême depuis longtemps. Et j'évacue les affamés. On leur donne un passeport et ils vont chez les voisins don-

BAGA

ner le spectacle de leurs figures jaunes. Quelle horreur ces figures. Quand je pense qu'autrefois je me desséchais sur des livres, sur des travaux. Lorsque ça me revient en mémoire je me bats. Pas très fort.

Donc les narines pleines d'odeurs je sors de mon lit et je passe ma robe de chambre. A ce moment-là Baga est aux cuisines. J'aime bien traîner dans ma chambre. Ma robe de chambre est à rimages bleus et or. Et j'ai des pantoufles exquises. En cygne. C'est un modèle pour femme que j'ai fait faire à mes mesures. J'ai de grands pieds. J'ai les jambes très lourdes et plutôt variqueuses. Les poils des tibias sont tombés. Mes cuisses... Au fait on en parlera plus tard. Je n'ai pas fait de plan mais je pensais me décrire plus tard.

Je dis le rôti parce qu'en général ça sent le rôti. Mes matins sentent le rôti. Je traîne dans l'odeur du rôti. Elle pénètre partout. Elle me revigore. Dans un sens on pourrait se nourrir d'odeurs, mais j'aime bien mâcher. Quand je dis que Ba-

BAGA

ga me laisse la surprise je vais un peu fort. C'est toujours du bœuf. J'ai tout essayé en fait de viande, depuis le buffle jusqu'à la grenouille, je me suis rabattu sur le bœuf finalement. C'est complet, si je peux dire. C'est rond dans le nez et sur la langue.

Je fais deux trois mouvements gymnastiques sur ma descente de lit. J'allais dire ma descente de croix. C'est un vrai supplice. Pour ma circulation. Je lève les bras et je les rabaisse. Et j'essaie de m'accroupir en restant sur les pointes mais je tombe chaque fois. Un jour je me suis cogné à la table de nuit et la théière m'a déguillé sur la tête. Heureusement c'était froid mais quand même.

Ma descente de lit est une fourrure de vigogne. C'est moins doux que le cygne mais plus chaud. J'adore les poils de vigogne entre mes doigts de pieds. Je me demande s'ils se connaissent, s'ils s'aiment. Mes doigts de pieds et la vigogne. Parce que moi j'aime ça. Mais je remarque de plus en plus que moi et certaines parties de mon corps ont des réflexes dif-